

CHANTAL THOMAS

Un air de liberté

Variations sur l'esprit
du XVIII^e siècle



Manuels Payot

Ces variations sur l'esprit du XVIIIème siècle sont des variations sur un esprit rebelle et vagabond, fantaisiste, attaché à la jouissance singulière, au refus de tout comportement de groupe. Les œuvres de Casanova, Sade, Laclos, Tiepolo, Mozart ... analysées ici, ne cessent de tendre à développer une philosophie du plaisir, une intelligence du désir, un génie du moment. Un esprit révolutionnaire ? Libertin et libertaire plutôt, comme va le révéler le croisement avec 1789, et surtout avec la Terreur.

Ces essais peuvent aussi se lire selon la ligne d'une trajectoire : celle qui, de Mme de Tencin, la « scélérate chanoinesse » habile à dissimuler, en passant par Mme Roland, brise le silence des femmes et aboutit à Mme de Staël : la première à oser se proclamer auteur et à incarner par sa puissance intellectuelle et financière une force de liberté.

Les textes de ce recueil sont du côté de la critique avec ce que cette activité, parfois, suppose de frôlement avec la fiction.

Chantal Thomas est notamment l'auteur des *Adieux à la reine*, de *L'Echange des princesses* et de *L'esprit de conversation*.

Un air de liberté

Variations sur l'esprit
du XVIII^e siècle

Collection dirigée par Lidia Breda

Du même auteur
chez le même éditeur

Comment supporter sa liberté
Sade, la dissertation et l'orgie
Souffrir
L'Esprit de conversation. Trois salons

Chantal Thomas

Un air de liberté

Variations sur l'esprit
du XVIII^e siècle

Manuels Payot

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur
payot-rivages.fr

© 2014, Éditions Payot & Rivages
pour la présente édition
106, boulevard Saint-Germain – 75006 Paris
ISBN : 978-2-228-91076-7

Pour Jean-Claude Bonnet

Préface

Par la perspective certaine de la mort, on pourrait mêler à la vie une goutte délicieuse et parfumée d'insouciance...

Nietzsche, *Le Voyageur et son ombre*

Mes Démons

On ne dira jamais assez de quelles possibilités de voyages immobiles, de voluptés inédites, de pensées neuves, de forces de résistance et de distance, se privent les gens qui ne lisent pas. Pour qui aime lire – et plus la découverte est précoce mieux c'est –, la répétition morne du quotidien, les trajets obligés, la dureté de l'enfermement, internat, hôpital, prison, se trouvent, sinon abolis, du moins allégés. Il se peut aussi qu'un livre nous transmette l'énergie de changer une situation, de traverser une catastrophe, de *se sauver*. Dans *Le Froid* de Thomas Bernhard, la découverte de Dostoïevski va aider l'adolescent à survivre : « La monstruosité des Démons m'avait donné de la force, montré un chemin, dit que j'étais sur le bon chemin, *pour sortir*. »¹

Les livres et les auteurs dont il est question dans ce recueil, bien qu'absolument non dostoïevskiens, m'ont tous, à leur façon, « montré le bon chemin ». Ou plutôt je les ai rencontrés et ils se sont imposés comme essentiels selon deux voies, deux quêtes : le goût du plaisir et le désir d'écrire. Le premier incite à un « point de lendemain » sans regret, à une joyeuse dilapidation de son temps, à l'oubli. Le second agit, en sens inverse, telle une secrète hantise ou une scansion sourde qui ne vous laisse pas ignorer que, indépendamment du talent, écrire implique du temps, du sérieux, une obstination. L'hédonisme favorise les satisfactions immédiates, jouissance sexuelle, gastronomie, exotisme facile, ou encore bonheur de conversation – cette pure ivresse de l'instant, si bien décrite par Mme de Staël : « Le genre de bien-être que fait éprouver une conversation animée ne consiste pas précisément dans le sujet de cette conversation ; les idées ni les connaissances qu'on peut y développer n'en sont pas le principal intérêt ; c'est une certaine manière d'agir les uns sur les autres, de se faire plaisir réciproquement et avec rapidité, de parler aussitôt qu'on pense, de jouir à l'instant de soi-même, d'être applaudi sans travail, de manifester son esprit dans toutes les nuances par l'accent, le geste, le regard, enfin de produire à volonté comme une sorte d'électricité qui fait jaillir des étincelles, soulage les uns de l'excès même de leur vivacité, et réveille les autres d'une apathie pénible. »² L'alcool, la nuit, nous octroient aisément la conscience d'avoir du génie. Au réveil,

Préface

les choses sont différentes. La fièvre de parole, le merveilleux bien-être des soirées réussies ne mènent pas d'évidence au travail d'écriture. Au contraire même. Mais en un premier temps, celui de la jeunesse, on s'en moque et c'est très bien. Sans le luxe de l'oisiveté, la dépense du temps perdu, comment accéder, plus tard, à l'ascèse du temps retrouvé ?

Mes Démons ont été en majorité des écrivains libertins et des femmes qui tenaient salon, avaient la réputation d'intriguer, de faire et défaire les renommées littéraires et continuent de passer, surtout en regard de qui ignore leur correspondance³ et donc leur talent d'écrivain, pour des mondaines. Dans l'ensemble donc, des mauvais sujets, ou des sujets douteux. Cependant, ce sont eux, et elles, qui m'ont « sortie » des seules satisfactions instantanées et montré la voie de l'effort. Et cela, plutôt que par un enseignement explicite, par la magie de leur art, par cet effet d'enchantement qu'il m'a aussitôt produit. Ma prédilection pour les œuvres de Casanova, Sade, Crébillon fils, Laclos, le prince de Ligne, Gérard de Nerval, pour la peinture de Giambattista Tiepolo, Watteau, Fragonard, Hubert Robert, pour les airs de Rameau, Haendel et Mozart, relève d'un principe de plaisir. Mais à force de fréquenter ces phrases et ces tonalités, de vivre dans leur éclat, leur dynamique et leurs nuances, un chemin d'écriture s'est peu à peu tracé pour moi, par contamination et enivrement d'une musique qui rejoignait les rythmes de ma vie la plus intime, son ressort, et par là, mystérieusement, touchait à mon enfance.

Une histoire au présent

J'ai grandi à Arcachon, au bord de la mer, dans un paysage de sable et d'eau, de pins maritimes, de cabanes d'ostréiculteurs et de jetées. Mes activités de plage et scolaires s'accordaient aux saisons. Je ne comptais pas en années, encore moins en siècles. C'est lorsque, devenue étudiante, je me suis installée à Bordeaux que la notion d'une inscription dans l'Histoire a commencé d'émerger et que j'ai, pour la première fois, entendu parler du XVIII^e siècle, ou, plus exactement, que la formule de cette division numérique s'est doublée d'une signification tangible. Par l'architecture bordelaise j'ai eu l'impression de voir quelque chose de cette époque, de la respirer, de pouvoir la caresser. Les façades sculptées, la clarté des pierres, la douceur des lignes, le dessin parfait de la place du Parlement donnant sur la rive de la Garonne, sur la courbe du Port de la Lune, l'élégance de l'Opéra, l'équilibre des allées de Tourny, les statues, les jardins, m'ont amenée à sentir une harmonie faite espace, à la vivre. En même temps, la lecture d'auteurs du siècle des Lumières, leur langue aérée, précise, jamais loin d'une forme de gaieté et même d'insolence, m'a conquise. Un style d'architecture, d'écriture, qui modelait mes aspirations et allait bien avec mes humeurs.

Pour moi, l'amour du XVIII^e siècle est une histoire au présent. Il ne s'apparente à aucune forme de passéisme, ne relève pas d'une nostalgie. D'abord, parce qu'il n'y a pas de leçon plus

Préface

tonique, plus avide de sensations vives et d'aventures actuelles que les pièces de Beaumarchais, *l'Histoire de ma vie* de Casanova, ou les souvenirs, écrits au présent et hors chronologie de Charles-Joseph de Ligne, qui, à Vienne, à la fin de sa vie, après avoir traversé la Révolution et perdu son fils préféré, déclare avec superbe : « Il ne tient qu'à moi d'être vieux. J'ai de quoi. Mais j'ai dit : je ne le suis pas, et cela me réussit [...] Je me dis aussi : je ne veux pas mourir. Je ne sais comment cela réussira. »⁴... Ensuite, et plus profondément, parce que le passé, tel qu'il nous appartient de l'approcher ou de le « ressusciter » n'existe pas en tant que réalité objective, strate conservée intacte. Il ne peut être qu'une construction ancrée dans notre univers, notre personnalité, notre inconscient. Mais ce n'est pas pour autant une construction de fantaisie. Comme le note Marguerite Yourcenar à propos de ses recherches pour les *Mémoires d'Hadrien* : « Quoi qu'on fasse, on reconstruit toujours le monument à sa manière. Mais c'est déjà beaucoup de n'employer que des pierres authentiques. »⁵ ; ou bien : « Un pied dans l'érudition, l'autre dans la magie, ou plus exactement, et sans métaphore, dans cette *magie sympathique* qui consiste à se transporter en pensée à l'intérieur de quelqu'un. »⁶ Marguerite Yourcenar s'exprime en romancière, mais l'alchimie concernant la critique littéraire n'est pas radicalement autre. Il faut dans les deux cas une part d'érudition, une part d'intuition ; une part d'analyse, une part de rêve. Les ingrédients sont les mêmes ; le dosage diffère. L'élément irrationnel, obscur,

visionnaire, occupe une place centrale dans la démarche du romancier (« Quand on écrit, il y a comme un instinct qui joue. L'écrit est déjà là dans la nuit. »⁷) alors que, si le critique peut reconnaître cette part de nuit, accorder au fantasme son importance, il ne s'agit pas pour lui de les laisser se déployer dans leur démesure et leur étrangeté. Le critique ne se guide pas à l'instinct. Au moins explicitement. Il donne voix au texte qu'il commente, le démultiplie. Il se transporte en pensée à l'intérieur *d'une pensée* davantage qu'à l'intérieur *de quelqu'un*. Mais, en vérité, comment séparer nettement les deux ? C'est davantage une affaire de degrés. Plus la lecture est imaginative et sensuelle, engagée dans des choix existentiels, et moins la limite sera fixe. Le critique, alors, prolonge une pensée, l'explore, joue avec elle, entre dans un dialogue imaginaire avec l'auteur et avec ses textes. Cet auteur, ses livres, font partie de lui-même. Ils ne sont pas seulement des références intellectuelles, mais des alliés, des suppléments de soi, une façon de se livrer indirectement, de s'avancer masqué. Ne pas lire revient à ignorer un plaisir d'exploration, mais aussi à se priver de cette vie intérieure et mobile, secrète, qui ne cesse d'évoluer et de s'enrichir.

Les textes qui constituent ce recueil sont du côté de la critique⁸. En les écrivant je ne cherchais nullement à « reconstruire », à faire surgir des personnages et des lieux, à repeupler par l'imagination des châteaux désertés, comme j'ai voulu le faire dans mes romans. Mon but était d'analyser des œuvres, de faire jouer des thèmes, de les

Préface

comprendre et de me comprendre à travers eux. Ceux-ci, de Casanova et Sade à Laclos, de Giambattista Tiepolo à Mozart, se croisent, se nuancent, se relancent, et ne cessent de tendre – c'est pour moi ce qui les réunit – à développer une philosophie du plaisir, une intelligence du désir, un génie du moment. Mes variations sur l'esprit du XVIII^e siècle sont des variations sur un esprit rebelle et vagabond, ouvertement ou discrètement insoumis, attaché à la jouissance singulière, au refus de tout comportement de groupe. Un esprit révolutionnaire ? Libertin et libertaire plutôt. Les auteurs et artistes qui apparaissent dans ce recueil et dont la présence domine n'ont rien d'utopistes. Ils ne croient pas que le bonheur puisse découler automatiquement d'une structure sociale plus rationnelle, mieux équilibrée. Ils ont chacun, et chacune, un sens intime, personnel, du bonheur. Cette déclaration du neveu de Rameau : « Le meilleur ordre des choses, à mon avis, est celui où je devais être ; et foin du plus parfait des mondes, si je n'en suis pas »⁹ leur convient.

Traverser la Révolution

L'avancée dans cet ensemble suit approximativement un ordre chronologique. C'est dire que ce qui précède est mis à mal par la césure révolutionnaire et plus précisément par l'effroi de la Terreur. La plupart des auteurs et figures de ce volume ont traversé la Révolution, c'est le cas de Sade, Casanova, Beaumarchais ou Mme de Staël.

D'autres y ont succombé, comme Marie-Antoinette ou Mme Roland. Durant la période révolutionnaire ce qui fait à mes yeux le prix de l'esprit du XVIII^e, cette « goutte délicieuse et parfumée d'insouciance », ce rapport musical à l'existence, cet élan singulier de liberté ne sont pas d'actualité (tout combat politique, aussi juste soit-il dans ses principes, implique des enjeux économiques, des affrontements d'ambition, des mots d'ordre collectifs)... Mais cet esprit ne s'arrêtant ni avec la fin d'un siècle, ni avec l'Ancien Régime, j'ai souhaité faire entendre, à nouveau, dans une dernière partie, les voix de ces écrivains libertins, vieilliss, ruinés, mais ne cédant en rien sur leur principe. Pour un aventurier comme Casanova, plus adepte du hasard que de législation et plus avide de saisir la chance que d'établir une justice, le début de la Révolution coïncide précisément avec le moment où, réfugié à Dux, non loin de Prague, il se lance dans l'écriture de ses mémoires, et perpétue en français, sa langue d'élection, une société, un monde, fortement menacés, à la manière dont Marcel Proust sauve, par *À la recherche du temps perdu*, une société abolie par la guerre de 14-18. À Vienne, le prince de Ligne, ami de Casanova et son premier lecteur, poursuit la même entreprise de mémorialiste, tandis que le marquis de Sade, qui s'est lui-même défini comme le prisonnier sous tous les régimes, va vivre toutes les années de l'Empire à l'asile de Charenton. Il y meurt en 1814, l'année de la chute de Napoléon, non sans avoir écrit dans son journal : « Tout ce

Préface

qu'on me confisquera, je le recommencerai » et s'être tenu, dans la mesure du possible, à sa promesse. La question : Comment survivre ? Comment s'adapter, ou ne pas s'adapter aux temps modernes ? est incontournable, qu'elle soit affrontée directement ou dans l'implicite par ces écrivains nés au XVIII^e siècle et qui ont vu leur monde s'effacer.

Il nous faut nous aussi, mentalement, traverser la Révolution, dépasser son mythe d'Événement originel, pour mieux saisir dans sa souplesse et sa complexité, dans sa puissance baroque riche de ses contradictions mêmes, le passage du temps, le jeu infini de ses métamorphoses.

Le silence des femmes

Pas de femmes, parmi ces écrivains libertins, dont la lecture m'accompagne. Parce qu'aucune ne me plaît ? Non, bien sûr. C'est tout simplement et brutalement qu'il n'en existait pas. Il était fort mal venu au XVIII^e siècle, pour une femme, de s'afficher comme auteur, et encore plus – mais cela aurait été qualifié de folie – de s'afficher comme auteure libertine. Ainsi les textes de ce recueil peuvent-ils aussi se lire selon la ligne d'une trajectoire : celle qui de Mme de Tencin, la « scélérate chanoinesse » devenue salonnière, habile dans l'art de dissimuler et de manier l'écriture, en passant par Mme Roland, ne se décidant à franchir le pas, à prendre la plume qu'au bord de la mort, dans l'ombre de l'échafaud, aboutit à

Mme de Staël : la première femme à oser signer de son nom avec fierté, se proclamer auteur et assumer des prises de position intellectuelles et politiques. Le volume se clôt avec elle, avec son énergie et sa volonté – l'insouciance n'étant ni de son tempérament ni de son temps – de mêler à la vie une goutte d'intelligence et peut-être, par là, de la changer.

NOTES

1. Thomas Bernhard, *Le Froid, Une mise en quarantaine*, traduit de l'allemand par A. Kohn, Gallimard, 1984, p. 128.

2. Madame de Staël, *De l'Allemagne*, GF-Flammarion, 1968, I, pp. 101-102.

3. Voir, par exemple, la correspondance entre Mme du Deffand et Voltaire ou celle de Julie de Lespinasse.

4. Charles-Joseph de Ligne, *Mémoires, lettres et pensées*, préface de Chantal Thomas, François Bourin, 1990, p. 276.

5. Marguerite Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien, Carnets de notes de Mémoires d'Hadrien*, Gallimard, Folio, 1988, p. 342.

6. *Ibid.*, p. 330.

7. Marguerite Duras, *La Vie matérielle*, Gallimard, Folio, 1994, p. 33.

8. Ils ont été pour la plupart, à l'exception de trois inédits, publiés dans des revues, lesquelles sont souvent difficilement trouvables. De plus, cette présentation isolée ne permet pas de les lire dans la visée d'une réflexion, dans la cohérence d'une vision ou d'une quête.

9. Diderot, *Le Neveu de Rameau*, Éd. J.-Cl. Bonnet, GF-Flammarion, 2013, p. 57.